

C@UPS CŒUR

NADINE BRUN-COSME



Le livre

Simon vient de déménager avec sa famille aux abords de Paris. Il quitte la campagne et la maison où il a grandi pour entrer au lycée. Une nouvelle vie commence, chaotique, entre le manque de ses lieux de l'enfance et le sentiment diffus d'exclusion. Heureusement, il reste l'étang où il allait pêcher avec son frère, que lui rappelle la Seine.

Et puis il y a Léa, fragile, mystérieuse, dansante : une tendresse naît entre eux, qui va forcément les conduire à s'aimer. Jusqu'à ce qu'apparaisse la flamboyante Léo...

L'autrice

Nadine Brun-Cosme est née en 1960. Elle a exercé plusieurs professions avec des enfants et des adolescents, avant de devenir autrice à temps plein. Elle a écrit une centaine de livres, romans, nouvelles, pièces de théâtre et albums. Par l'écriture, elle tente de saisir les multiples sensations quotidiennes qui nous ouvrent la porte du souvenir en même temps qu'elles façonnent notre chemin.

Nadine Brun-Cosme

Corps à cœur



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Ils sont arrivés tous les quatre très tard. Toute la journée, ils ont chargé, trié, jeté tant d'objets, tant de meubles et de cartons. Ensuite, la voiture a eu du mal à démarrer. Depuis des années, c'est comme ça quand il pleut.

À leur arrivée, ils voient que les déménageurs ont laissé des meubles dehors, à peine couverts d'une bâche. Ce sont des meubles auxquels ils tiennent. Là, abandonnés dans cette cour, ils sont devenus brusquement des choses informes.

– On les rentrera demain au grand jour, dit le père d'un ton sans réplique.

Comme il fait quand il est trop ému.

Avant d'entrer, malgré la pluie, il veut à tout prix replanter les deux arbres.

Alors ils restent là, serrés dans le froid de la nuit, la mère et les deux fils, à regarder le père s'échiner sur ce carré de terre de banlieue.

Les deux arbres, ce sont ceux qu'il a plantés le jour de leur naissance. Le mirabellier pour Quentin, le grand frère, le cerisier pour lui, Simon. Depuis qu'il est petit, Simon est surpris de l'amour de son père pour ces arbres.

Puis ils vont se coucher dans la nouvelle maison à moitié vide.

Toute la nuit, allongé dans le noir, Simon écoute les voitures qui défilent, pas loin, sur une grand-route. Il n'y a pas encore de double vitrage. Le silence de sa campagne lui manque.

Près de lui, dans la chambre, Quentin se retourne. Demain, il va finaliser son inscription à la fac à Nanterre. C'est une autre banlieue à un autre bout de Paris. Ils n'ont pas trouvé à se loger près de sa fac. Ni plus près de son lycée à lui. Trop cher. Alors ils se sont rapprochés autant qu'ils ont pu, pour que les trajets soient faisables.

«Faisables», pense Simon.

Et ce mot le fait soupirer.

– Quentin? souffle-t-il dans le noir.

En vain. Son frère dort déjà.

Au village, leur mère était coiffeuse. C'était une place. C'était SA place. Les gens passaient, s'installaient, discutaient. Leur père venait au salon avant de rentrer à la maison. Parfois il allait au café.

Avec le déménagement en ville, tout s'arrête net sans qu'ils y aient pris garde. Leur mère a laissé son salon, abandonné sa place. Elle en a trouvé une autre, bien sûr, seulement ça n'est jamais vraiment la sienne. Leur père est à la retraite. Il s'est dit que c'était l'occasion d'arrêter le travail et cela n'était pas une bonne idée : lui qui parlait déjà si peu, qui gardait le silence comme on garde un trésor, parle encore moins ; lui qui riait rarement, il ne rit plus du tout. Il ne sort plus de la maison, ne connaît rien du quartier.

Qui a voulu déménager ? Comment tout ça s'est décidé ? Simon a du mal à se souvenir. C'est venu au fil du temps,

des paroles en l'air, il y a eu plein de raisons. L'entrée de Simon au lycée a déclenché le changement qui couvait, fourni le prétexte. Ils osaient enfin tenter quelque chose de nouveau.

Simon est bon élève. Il est même excellent, alors il a eu droit au lycée parisien. Il a perçu la fierté de son père quand il le lui a annoncé. La seule fois qu'il a senti son père fier de lui.

Un grand lycée. En centre-ville. Pour un de ses fils.

C'est sans doute pour lui qu'on a déménagé. Mais en même temps, Quentin entrait à la fac. En déménageant, ils ont pensé faire d'une pierre deux coups. Sans parvenir à les rapprocher ni l'un ni l'autre de leur établissement.

Cette maison, c'est un pis-aller, un entre-deux posé entre ville et banlieue. Quelque chose comme un no man's land.

C'est dans le couloir du lycée, le jour de la rentrée, que Simon aperçoit Léa pour la première fois. Tous deux entrent en seconde.

Simon a eu du mal à trouver l'entrée parce qu'il est sorti du métro du mauvais côté.

Il lui a fallu traverser le jardin en courant, par peur d'être en retard. Puis faire le tour des bâtiments qui occupent tout un pâté de maisons. Enfin, il a trouvé la porte.

– Un grand lycée, c'est grand, se répète-t-il en souriant intérieurement.

Cette petite plaisanterie à lui-même, ça lui donne du courage.

À présent, il piétine dans la file des inscriptions. C'est le plus grand lycée de Paris. Dix classes de seconde de trente-six élèves chacune. On l'a prévenu. Alors, forcément, il faut attendre. Autour de lui certains discutent, rient, s'interpellent, se reconnaissent, se parlent des vacances, se donnent des rendez-vous dans des lieux aux noms

étrangers, qui leur sont familiers. Luxembourg, Boul'Mich', Luco. Seul Le Balto résonne pour Simon parce que c'est le nom du café de son village.

Simon les sent chez eux. Il sent qu'il s'immisce dans leurs vies, dans des habitudes qui ne sont pas les siennes.

C'est là qu'il voit cette fille, heureusement, à un rang de lui, qui jette des coups d'œil apeurés autour d'elle. Quand leurs yeux se croisent, Simon sourit, très vite, pour capter son regard.

Il lui semble qu'elle répond, qu'elle sourit en retour. Il n'en est pas sûr. Il s'accroche à cette planche pour ne pas se noyer.

Leur rencontre, déjà, se tisse dans de la solitude. Ils s'y reconnaissent.

Puis on l'appelle, elle, pour déposer son dossier. Léa Poirier.

Ce premier jour, il apprend cela d'elle : qu'elle s'appelle Léa.

*
* *

Ça y est, Simon a repéré à présent les salles de cours. Une semaine a passé. Dans cet énorme bâtiment, il lui a fallu ce temps-là. Il s'assied toujours au bord d'un rang, là où il reste de la place. À trente-six, passer inaperçu, c'est facile. Il a moins honte qu'on ne lui parle pas.

Léa est dans sa classe. Il ne la repère que le troisième jour. Ou bien il l'avait ratée, ou bien elle s'était perdue.

Chaque midi, elle déjeune dehors. Lui aussi. Elle est toujours seule et toujours sur le même banc, dans le jardin devant le lycée. Jamais elle ne va au café avec les autres. Simon non plus. C'est sa chance, qu'elle soit seule. Il tourne dans les allées les deux premiers jours. Le troisième, il ose s'asseoir sur le banc en face d'elle.

Il s'apprête à dire : «Je ne te dérange pas?»

Il a préparé soigneusement ces cinq mots. Mais, à l'instant où il va les prononcer, il remarque qu'elle a les yeux fermés, le visage tendu vers le soleil et, aussi, qu'elle a des joues très pâles.

Assis à l'endroit exact où tomberaient les yeux de Léa si d'aventure elle les ouvrait, Simon respire à peine, promène son regard à lui sur ses paupières à elle, qu'elle a douces, c'est le mot qui lui vient, douces, sur ses lèvres fines, roses, le long de son cou tendu. Déjà, il sent qu'il se glisse sans permission aucune dans son intimité. Alors, avant qu'elle n'ouvre les yeux, il s'esquive en tremblant sur la pointe de ses baskets.

Ensuite, quand il la regarde en cours, il a l'impression de savoir sur elle des choses qu'elle-même ignore, des secrets. Comme si, déjà, ils avaient une histoire ensemble, qu'il est seul pourtant à se raconter.

Simon ne prend plus le métro pour rentrer. Il a étudié le plan des bus. De ce début de banlieue où il habite jusqu'à son lycée, il y a trente minutes de trajet. Il veut voir le jour le plus longtemps possible, comme dans sa campagne, lorsqu'il rentrait du collège à vélo.

Le bus longe le boulevard. Puis la Seine. Il aime ça, Simon, longer l'eau. C'est incroyablement doux de longer de l'eau. Ça lui rappelle l'étang dans son village, tous les dimanches avec son frère.

Quand le bus sort de Paris, Simon descend au premier arrêt. C'est chez lui. Son nouveau chez lui. Cette lisière.

La maison est petite. Derrière, à présent, les deux arbres se dressent. Ils sont les seuls à lui rappeler la maison de l'enfance. Le cerisier est énorme. À côté, le mirabellier malingre n'a jamais rien donné, on voit déjà qu'ici il aura peine à vivre.

Toujours, en rentrant, Simon claque la porte d'entrée.
– Moins fort! lance son père depuis la cuisine.

Ce cri le rassure : ce sera le seul mot de son père de toute la soirée.

– Ah, voilà le frangin ! s'exclame Quentin en dévalant l'escalier.

C'est étonnant comme la présence de Quentin, son énergie, sa joie, mettent de la vie dans la maison. Depuis toujours.

Mais ce soir, Quentin ajoute :

– Salut, la compagnie !

Depuis leur arrivée ici, c'est comme si le retour de Simon sonnait le départ de Quentin.

– Il va où ? demande Simon en entrant dans la cuisine.

Son père hausse les épaules sans lever les yeux de ses mots croisés.

*

* *

C'est fou ce qu'un déménagement peut bousculer sans changer ni les choses ni les gens. Simon avait espéré, pourtant. Mais ses parents sont comme avant. Son père assis dans la cuisine, silencieux ; sa mère debout, en mouvement, mains, bras, doigts, tête, tournée vers l'évier. Il entend ses mains frotter, remuer, gratter.

– Alors, Simon, cette journée ? dit-elle sans se retourner.

Il se force à répondre, avec l'impression d'enchaîner des phrases bout à bout, sans que personne n'écoute.

– Tiens, aide-moi! dit sa mère en posant dans ses bras quatre assiettes, oubliant que Quentin n’est pas là.

Après le repas, Simon sort dans le petit jardin.

– Ferme la porte. Tu vas nous faire entrer le froid.

C’est la phrase de sa mère, chaque soir après dîner. Il referme la porte sur lui. Doucement, cette fois. Il sent que sa mère le regarde de temps en temps. Quentin mangera plus tard. Quand il rentrera.

À l’abri sous le cerisier, Simon ferme les yeux. Il écoute. Par-delà le brouhaha continu de la circulation, il essaie de retrouver les bruits de là-bas, du village, de la maison d’avant. Peine perdue, le flot incessant ne livre rien qui ressemble à du vivant. Simon va attendre là le retour de Quentin. Seule, sa présence lui fait sentir qu’il n’a pas tout quitté.

Voilà longtemps que les parents sont couchés quand la grille grince.

– Ah, tu es là! s’écrie Quentin qui devine son frère dans le noir.

Il vient s’asseoir près de lui.

– Et toi, tu étais où? demande Simon.

– À une soirée, dit Quentin. D’une copine à la fac.

Comme d’habitude, il a le ton joyeux. Trois ans de plus, et Quentin est déjà loin. La fac, c’est une autre vie. Dans une autre banlieue. Nanterre au lieu d’Issy-les-Moulineaux.

Sans rien dire, Simon sent la peur qu’il a de le perdre.

– C’était super! dit Quentin dans le noir.

Nouveau silence. Petite étincelle de la cigarette qu’il allume.

– Tu fumes, maintenant? demande Simon.

– Pas toi? répond Quentin, provoc.

– Eh ben, raconte! s’énerve Simon.

– Y a rien à dire. C’était super. La fille a un appart génial dans le centre, pas loin de ton lycée, tiens! En plus, elle est canon!

Nouveau silence. Nouveau brasillement: Simon sait que Quentin tire sur sa clope.

– Et toi, les filles, elles sont comment dans ton lycée?

Aujourd'hui, pour la première fois, Léa l'a vu sur le banc où elle déjeune. Il s'était assis en face d'elle. C'était la troisième fois. Elle a ouvert les yeux.

Sur le coup, Simon est content. Le jeu s'arrête, ils vont pouvoir se parler pour de vrai.

Mais soudain, quelque chose se produit qu'il n'attend pas. En le découvrant là, devant elle, une colère énorme enflamme les joues de Léa, son cou ; tous ces endroits doux du corps qu'il croyait connaître, qu'il regardait en cachette.

Sans qu'elle bouge, ni qu'elle prononce un mot, ses yeux sont noirs d'un coup.

Alors Simon se lève et part.

Il est sûr que, pour se parler, c'est cuit. Raté. Foutu.

Ce jour-là, les premières notes tombent. Il bosse d'arrache-pied, se noie sous le travail. Il savait que ce serait compliqué, les notes le lui prouvent.

Le soir, il laisse passer le premier bus.

Il sait qu'on ne lui demandera rien à la maison ; il aimerait presque qu'on le gronde.

Depuis quelques jours, Quentin rentre si tard que Simon monte sans le voir.

*

* *

Dans l'option d'arts plastiques, ils ne sont que douze. Au premier cours, Léa est là. Elle s'est inscrite aussi.

– Pourquoi tu prends ça ? a dit son père. Ça sert à quoi ? «À rien», a failli répondre Simon. «À voir Léa», pense-t-il à présent en souriant.

Et il se dit aussi : «Voilà. Elle est là, c'est ma deuxième chance. Il y a une deuxième chance.»

Une deuxième chance avec Léa.

Simon a le cœur qui bat sauvagement.

Puis, en cours de français, en lui rendant sa copie, la prof lâche :

– Si on ne peut pas arriver à faire quelque chose de bien avec ça !

C'est leur façon à eux, ici, de faire un compliment. Simon s'accroche au mot «bien». Faute de mieux. Faute d'un regard de Léa.

Au troisième cours d'arts plastiques, Léa s'approche. Simon la sent près de lui, furtive, indécise. Il la laisse venir vers lui.

Il pense : « Elle marche par trois. Trois fois le banc, trois fois le cours... » Il se raconte n'importe quoi pour parvenir à ne pas bouger. Et soudain, de la sentir là, tout près, ça lui met en tête des phrases si douces, comme quand ses yeux suivaient ses paupières et son cou, là-bas, sur le banc du déjeuner, des phrases qu'il n'osera jamais dire. Il se dit : « J'aimerais tant qu'elle approche, plus près, à me toucher, longtemps, longuement. »

Il a tellement peur, il s'en rend compte brusquement, tellement peur qu'elle ne le touche pas, que personne ne le touche jamais, qu'on ne le voie plus, qu'elle ne l'embrasse pas.

Tellement peur de faire peur.

Plantée devant sa première peinture, Léa prononce alors cette phrase surprenante :

– C'est étonnamment nul, ton truc !

D'un coup, d'entendre sa voix, la peur de Simon s'arrête. Léa est brusque, directe. Simon répond du tac au tac :

– C'est vrai. Il est nul, ce truc !

C'est venu tout seul. Ce qu'il a peint avec tant d'application, c'est vrai, c'est nul.

Mais c'est si bon d'entendre enfin sa voix !

Ça le fait rire. D'être nul le fait rire. Parce que la chose qui importe à cet instant, c'est que Léa soit là, si près de lui.

Il voit que ses yeux ont changé de nouveau de couleur. Il adore déjà ça, Simon, les changements de couleur dans

les yeux de Léa. C'est aussi précieux que l'éclat des truites dans l'eau sombre de l'étang, du temps où Simon pêchait avec son frère.

Puis Léa se met à rire. Fort. Longtemps. Magnifiquement. Mille murs tombent, l'un après l'autre. Et Léa le regarde enfin.

– Sortez, vous deux ! Vous reviendrez quand vous serez calmés.

Dans le couloir, ils continuent à rire. Sans pouvoir s'arrêter. La dernière fois que Simon a ri autant, c'est si loin ; c'était avec Quentin, bien avant le déménagement. Puis Léa propose :

– Il est midi. On va manger ?

Sur le banc où ils s'installent, et cette fois côte à côte, Simon mâche avec délice la moitié du sandwich que Léa lui donne. Elle dit :

– C'est du poulet. J'ai horreur du poulet.

Et elle plante rageusement les dents dedans.

Ils rient ensemble de plus belle, et rageusement aussi.

Simon se demande soudain combien d'amoureux se sont assis là, sur ce banc vert et vieux.

Puis ce jour-là, il voit derrière Léa les feuilles qui tombent, si lentes. L'une d'elles s'est accrochée à son épaule, elle ne la sent pas.

Lui vient en tête tout à coup ce poème, qu'il n'ose dire à voix haute :

*Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.*

C'est au bord de ses lèvres, sur le bout de sa langue, pendant qu'il la regarde et elle ne le saura pas parce que Simon n'osera jamais le lui dire, son cœur qui pleure sur la ville à cet instant, son cœur qui s'arrache à sa campagne d'enfant, à ses images d'enfance, sur ce banc vert et vieux, avec Léa qui lui sourit enfin, sa peut-être première amoureuse.

© 2021, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2021, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2021

ISBN 978-2-211-31415-2